

LIGNE CLASSIQUE

populaire

ÉTUDE

Toute personne progressiste considère comme relevant de son devoir la noble exigence de servir le peuple. Dans notre langue, il est entendu conformément à la racine latine du terme, *populus*, qu'il s'agit par « peuple » de parler de l'organisation politique d'une population donnée. Pour autant, et justement, définir ce qu'est le peuple, c'est forcément tracer des lignes, assumer une position idéologique, car il n'existe pas une définition unanime de ce qui relève du peuple, de son organisation, de ses besoins. Seul le matérialisme dialectique permet d'en posséder une définition allant dans le sens de l'Histoire, en l'insérant dans le mouvement même de la vie et de la matière.

Seul le matérialisme dialectique est authentiquement et totalement

Populaire



Le principe de base selon notre approche, est de partir du point suivant : les masses font l'Histoire. C'est là un des enseignements essentiels du matérialisme dialectique. Par la même, ce sont les masses qui produisent les peuples, qui se constituent par étapes en fonction du mode de production dominant dans lequel les masses sont engagées. Par exemple, à un degré de développement relativement élevée, correspond l'organisation en nation, accompagnant les progrès du capitalisme.

Il en ressort d'abord que l'organisation nationale des peuples, pour être une tendance historique, n'obéit à aucune synchronie. Le développement inégal des diverses parties du monde a rendu complexe et décalée cette tendance. Le peuple français s'étant constitué très tôt comme nation, il en a aussi résulté une influence internationale très forte, allant jusqu'à l'impérialisme.

Ensuite, étant une tendance historique, l'organisation nationale du peuple français s'est développée avec de puissantes contradictions devenues explosives à notre époque. La question des minorités nationales, la question des migrations internationales et de leurs effets notamment, entraînent des contradictions en série défiant l'organisation du peuple français en nation dirigée par la bourgeoisie et ses alliés. Ces derniers cependant ne peuvent ni résoudre, ni affronter ces contradictions. Un saut qualitatif vers une nouvelle étape, démocratique, est nécessaire. La bourgeoisie ne peut pas porter cette exigence, puisqu'elle-même produit ces contradictions de par le mode de production du capitalisme.

En effet, le peuple français n'est pas un bloc. Il est traversé par la lutte des classes, qui est l'aspect principal de son existence et de son Histoire. La bourgeoisie devenue décadente et ses alliés tentent désormais de piéger par l'idéalisme historique le peuple, avant tout justement pour neutraliser la lutte des classes, pour conserver son rôle dirigeant sur la société, en le naturalisant et en l'invisibilisant, ou en jouant sur la nostalgie, de la France soi-disant douce des années 1950-1960 par exemple dans le cadre du néo-gaullisme.

Mais toute l'Histoire est celle de la lutte des classes. Cela implique de briser toute forme d'idéalisme statique, cherchant à figer les rapports sociaux par une mythologie identitaire pseudo-populaire dont les effets réels sont de nier d'une part l'existence et l'importance de la bourgeoisie, son rôle déterminant dans la décadence actuelle, et donc la nécessité de la bousculer puis de la renverser par le soulèvement des masses et la révolution. Et d'autre part, de nier l'existence et l'importance du prolétariat comme classe sociale en mesure de porter le mouvement et les valeurs de la révolution.

Tout peuple étant un produit de l'Histoire, il y a donc nécessairement des contradictions au sein du peuple, car de par le processus historique même, l'Humanité s'est mise en contradiction avec la Nature. Certaines de ces contradictions sont secondaires et s'expriment surtout sur le plan culturel, de par le développement inégal. D'autres sont centrales et s'expriment sur le plan de la lutte des classes. Mais ces contradictions seront dépassées par le mouvement même des masses vers toujours plus de symbiose, selon un processus allant par étapes à la démocratie et au communisme.

Les masses ne font pas l'histoire par le vote, le respect et la participation pacifique aux institutions décadentes qui les paralysent, mais par la lutte et le combat organisé. Et lorsque l'histoire piétine, elles brisent la paralysie par leurs soulèvements, jusqu'à la rupture révolutionnaire. Être populaire à notre époque implique donc de forger une idéologie assumant cette situation et cette exigence historique. Cela nécessite d'une part d'assumer la dignité de l'héritage national laissé par l'Histoire dans lequel le peuple reconnaît son existence. Cet héritage est un point d'appui incontournable pour appuyer la charge en faveur de la culture, qui permettra de bousculer la bourgeoisie, qui ne peut plus désormais assumer les exigences vers toujours plus de culture, toujours plus de civilisation. Dans ce cadre, il y a lieu d'articuler les deux dimensions des contradictions que les masses populaires affrontent pour en diriger la solution dans des termes par lesquels elles peuvent se projeter et se précipiter. D'autre part, et cela est l'aspect principal, il faut assumer au sein du peuple les conséquences et les nécessités de la lutte des

classes en portant la rupture avec la bourgeoisie décadente et ses institutions sur tous les plans et jusqu'au bout.

Il y a donc lieu de bien différencier d'une part ce qui relève des contradictions sur le plan culturel. Celles-ci seront dépassées par le peuple lui-même une fois engagé dans le processus révolutionnaire vers la démocratie. Raison pour laquelle on doit parler de « Front populaire », puis de « démocratie populaire » comme autant d'étapes bien déterminées. Par exemple, la question des minorités nationales, comme composante du peuple, relève complètement de cet aspect populaire et démocratique. Mais on peut observer comment cette question se retrouve lamentablement dans l'impasse en s'exprimant superficiellement dans « l'antiracisme » ou le « post-colonialisme » conformément à ce qu'en disent les institutions bourgeoises et les organisations qui en sont les satellites factieux et en compétition. Récupérée par la conformité bourgeoise, y compris sous des allures rebelles, cette expression ou cette révolte des minorités nationales ne rencontre pas d'écho populaire massif et ne peut donc trouver de solution. Les masses étant insensibles aux délires post-modernes agressifs et au jargon universitaire pédant, ces revendications se brisent et tout ce qu'il peut y avoir de digne dans ces révoltes est ruiné. Ou bien la révolte se tourne vers le peuple et devient démocratique, ou bien elle se tourne vers la bourgeoisie, prend une forme décadente et capitule, se vend pour quelques places.

Sur le plan culturel, la réponse du matérialisme dialectique reflète donc les attentes et les besoins du peuple. Qui connaît le peuple, sait l'importance des repères pour l'organisation et reproduction de la vie. Le peuple aime vivre dans un cadre familial, sûr, permettant la satisfaction des besoins de chacun, l'expression des sensibilités de tous et allant à l'ouverture et au progrès pour la jeunesse, qui doit en être le fer de lance.

Ainsi, les peuples à notre époque se groupent dans des nations, dont le niveau de développement est inégal. Il y a donc lieu de définir ces nations, et leur niveau

d'organisation, et de les organiser dans une perspective démocratique et d'amitié internationale en écrasant toute velléité réactionnaire et chauvine. Sur ce plan de l'organisation, l'apport historique de l'URSS des années 1920-1930 est déterminant. Il faut donc en saisir les réussites et les échecs.

D'autre part, il y a la question centrale de la lutte des classes face à la bourgeoisie. Être populaire n'implique pas de rassembler, mais au contraire d'assumer clairement la division de la société en deux camps et de pousser à la lutte sur tous les plans contre la bourgeoisie, ses dispositifs, ses bastions et ses institutions. Le moment venu, une fois les masses élancées dans un soulèvement majeur ou généralisé, élan que les révolutionnaires doivent tout faire pour pousser, cela passe par la guerre populaire et donc la lutte armée. Il faut regarder cela en face en terme de perspective. Cette étape est nécessaire, donc incontournable, et suppose une préparation d'un haut niveau d'engagement en terme d'idéologie et de discipline. La guerre populaire est une lutte héroïque exigeante, qui assume la violence, mais avec des valeurs, un plan, un cadre. Ici, c'est notamment tous les enseignements de la Grande Révolution Culturelle Proletarienne de la Chine des années 1960 et de ces échos qu'il faut avoir en tête.

A l'effondrement décadent du libéralisme et en refus de la réaction chauvine qui en est le pendant, nous disons qu'il faut se tourner vers le peuple, être populaire. Cela veut dire assumer la lutte des classes et l'écrasement de la logique du marché, assumer les valeurs et les besoins du peuple dans son existence pour changer sa vie, porter la démocratie comme cadre de la lutte transformant le peuple en assumant la dignité de son héritage national et les niveaux différenciés de développement de tous ses secteurs. Cela veut dire aussi porter une exigence d'avenir élevé, mobilisatrice et enthousiasmante : la perspective de la symbiose culturelle, de la fusion de l'Humanité dans une nouvelle citoyenneté à venir.

Nous vous proposons ici d'étudier, pour se former, se transformer de manière approfondie et prolongée ce que nous entendons par

Populaire

FORMATION

(1) LE PRINCIPE : LES MASSES FONT L'HISTOIRE.

Qui crée l'histoire ? Les héros ou les masses ?

C'est là un point essentiel du conflit qui, depuis toujours, a opposé les conceptions idéaliste et matérialiste de l'histoire.

En vue de maintenir leur domination réactionnaire, les classes exploiteuses ont, depuis des millénaires, pris le contrepied de l'évolution historique et propagé leur conception idéaliste qui présente les héros comme les créateurs de l'histoire. Elles ont donné pour tels les quelques figures héroïques des classes exploiteuses, les disant douées de « talent inné » et investies de la «volonté de Dieu. » Quant aux masses populaires, elles les ont qualifiées outrageusement de « populace » subissant leur loi, voire de «matière inerte» entravant la marche de l'histoire.

Selon cette absurdité réactionnaire, le développement historique, dans une société sous la dictature des classes exploiteuses, serait conditionné par la volonté d'une minorité dominante représentant les intérêts de ces classes. Les travailleurs, exploités et opprimés, n'auraient pour leur part qu'à courber l'échine et à se soumettre à l'esclavage, en attendant l'avènement d'un «sauveur. » La conception idéaliste de l'histoire emprisonnait l'esprit de ces derniers comme dans un carcan.

Le marxisme vint au monde qui, pour la première fois, mit en lumière les lois objectives du développement de l'histoire humaine et apporta une attestation scientifique à la grande vérité selon laquelle ce sont les masses qui créent l'histoire, faisant ainsi reparaître l'histoire sous son vrai jour. La conception idéaliste de l'histoire faisait complètement faillite et la base théorique sur laquelle les classes exploiteuses avaient, durant des millénaires, assis leur domination réactionnaire était démolie.

Le peuple est le créateur de l'Histoire



Il faut avoir confiance dans les masses

Ce sont là autant de critiques acérées de la conception idéaliste de l'histoire invoquée par la classe des propriétaires d'esclaves, la classe des propriétaires fonciers et la bourgeoisie pour nier le rôle des masses en tant que créateurs de l'histoire.

Mais les classes exploiteuses ne se retirent jamais d'elles mêmes de la scène de l'histoire. Renversées par le peuple révolutionnaire, elles n'abandonnent pas pour autant leur théorie réactionnaire.

Par exemple, on voit le développement de théories dualistes, voulant que l'Histoire soit le produit conjoint du peuple et de grandes figures, de héros. En philosophie, le dualisme prétend que l'esprit et la matière sont deux principes de l'univers, indépendants et parallèles. Or, la «théorie de création conjointe» considère les héros et le peuple comme deux forces motrices, indépendantes et parallèles, de l'histoire.

Cette «théorie» reconnaîtrait-elle vraiment le rôle des masses ? Aucunement. Aux yeux des escrocs de ce genre, les gens du peuple ne rechercheraient que «bonheur et fortune», et les ouvriers entendent seulement « travailler moins et gagner plus. » Selon eux, les masses populaires ne seraient au fond que des brutes âpres au gain, incapables de jouer le moindre rôle dans la création de l'histoire.

Par contre, ils font passer les représentants des classes exploiteuses pour des «prophètes», disant que c'est grâce à eux qu'une nation « peut exister et passer du déclin au développement, de la ruine à la renaissance. Il suffit de mettre en parallèle les éloges à l'adresse de ces derniers avec les calomnies qu'ils déversent sur les masses populaires pour comprendre que la «théorie de création conjointe » n'est qu'une version remaniée de la conception idéaliste de l'histoire.

Refuser de reconnaître les masses en tant que créateurs de l'histoire, c'est nécessairement admettre pour tels les héros. Dans la «théorie de création conjointe», il est tenté de concilier deux points de vue diamétralement opposés, en jouant sur une prétendue impartialité. Or, ce genre de sophisme, qui entretient l'équivoque, est justement une caractéristique des escrocs politiques.

Engels soulignait que depuis la dissolution de la propriété commune des terres des temps primitifs, toute l'histoire a été une histoire de luttes de classes, «de luttes entre classes exploitées et classes exploitantes, entre classes dominées et classes dominantes, aux différentes étapes de leur développement social». (« Préface à l'Édition allemande de 1883» pour le Manifeste du Parti communiste).

Le mode de production des moyens matériels de la société est la base matérielle du développement historique. La contradiction entre forces productives et rapports de production est la contradiction fondamentale de toutes les sociétés. Le développement des forces productives entraîne le changement des rapports de production, stimule le remplacement d'un mode de production par un autre et fait accéder le système social à une étape supérieure.



Dans une société de classes, cette contradiction se manifeste par la lutte entre les classes révolutionnaires, artisans du développement des forces productives sociales, et les classes réactionnaires qui protègent les anciens rapports de production ; et le peuple est la force décisive dans cette lutte de classe.

Tout changement social est dû aux luttes révolutionnaires que mènent les masses populaires. Toute pensée ou théorie d'avant-garde est la synthèse de l'expérience qu'elles ont acquise au cours de ces luttes et traduit leur volonté révolutionnaire. Toute science, toute technique est la cristallisation de leur expérience pratique. Toute culture, tout art progressiste tire sa source de la vie du peuple, pleine de luttes. Sans l'activité productrice des masses populaires, la société elle-même ne saurait exister, et encore moins pourrait-il être question de développement de l'histoire.

Dans la société de classes, l'histoire ne pourrait pas non plus progresser sans la lutte des classes que poursuivent les masses populaires. Le peuple, le peuple seul, est la force motrice, le créateur de l'histoire universelle. C'est là une vérité indéniable.

Mais comment faut-il envisager le rôle des héros ? Le matérialisme historique nierait-il leur rôle dans l'histoire ? Absolument pas.

Jamais le marxisme ne l'a nié : bien au contraire, il lui attache une grande importance. L'essentiel est de voir quels sont les héros, comment apprécier correctement leur rôle et comment établir le rapport entre leur rôle et celui du peuple, créateur de l'histoire. Dans la société de classes, les héros ont un caractère de classe et il n'en est pas qui soient au-dessus des classes.

Chaque classe a donc sa conception du héros.

Pour le prolétariat et les autres travailleurs, les héros ne peuvent être que des figures éminentes engendrées dans le feu des luttes révolutionnaires du peuple dont ils représentent les intérêts, qui suivent le sens du développement historique et stimulent le progrès de l'histoire. Leur apparition ne fait qu'illustrer le fait que l'histoire est créée par les masses populaires. Les classes exploiteuses, quant à elles, tiennent pour « héros » les personnalités qui préservent au mieux leurs intérêts et leur système d'exploitation. Les classes dominantes réactionnaires ne sauraient admettre des héros prolétariens. Et le prolétariat et les masses populaires ne considéreront pas non plus comme héros des représentants de ces classes.



Par ailleurs, le rôle tenu par les représentants des classes exploiteuses diffère en fonction de la position que celles-ci occupent dans l'histoire, selon qu'elles se trouvent à leur phase d'essor ou de déclin. Marx a indiqué : « Chaque époque sociale a besoin de ses grands hommes et si elle ne les trouve pas, elle les invente, comme dit Helvétius. » (Les luttes de classes en France 1848 1850).

L'histoire humaine a pleinement corroboré cette thèse scientifique. Spartacus, appelé par Marx l'homme le plus brillant de l'antiquité, n'était à l'origine qu'un esclave de l'ancienne Rome. La tempête révolutionnaire des insurrections d'esclaves firent de lui un héros qui, à la tête de cent mille hommes, s'attaqua au système d'esclavage.

Même au cours de la révolution bourgeoise, nombreuses furent les personnalités d'élite issues des masses populaires. Pendant la Révolution française, des acteurs, typographes, coiffeurs, teinturiers, marchands ambulants et sous-officiers, naguère inconnus ou même méprisés, devinrent des généraux de talent. Comment auraient-ils pu devenir de remarquables commandants sans la révolution ?

Lénine a dit : « L'indice de toute révolution véritable est une rapide élévation au décuple, ou même au centuple, du nombre des hommes aptes à la lutte politique, parmi la masse laborieuse et opprimée. » (La maladie infantile du communisme le « gauchisme »). Ce phénomène est encore plus fréquent et plus manifeste au cours de la révolution prolétarienne.

Tous ces faits montrent que les héros sont nés en réponse aux besoins des luttes populaires. Chaque fois que l'histoire présente une tâche nouvelle, des héros surgissent qui dirigent la lutte de masse. Le marxisme estime que si les héros peuvent jouer un rôle important dans l'histoire, c'est, en dernière analyse, parce qu'ils incarnent les intérêts des classes révolutionnaires et des forces progressistes, reflètent les aspirations des masses populaires et, partant, bénéficient de leur soutien.

Tout héros, toute personnalité d'élite ne peut puiser ses forces que dans les masses. Quiconque ne traduit pas la volonté du peuple n'aboutira à rien. Tout comme l'a indiqué le président Mao : «L'existence sociale des hommes détermine leur pensée ». Et les idées justes qui sont le propre d'une classe d'avant-garde deviennent, dès qu'elles pénètrent les masses, une force matérielle capable de transformer la société et le monde.

La question fondamentale est de représenter la classe d'avant garde, de traduire correctement les demandes objectives du développement social et de s'engager dans la pratique révolutionnaire qu'est la transformation de la société et du monde. Or, l'absurdité selon laquelle les héros et les masses créent conjointement l'histoire escamote cette question de principe, pourtant fondamentale, et tente d'assimiler les classes réactionnaires aux classes révolutionnaires. Il est évident que cette ineptie procède de l'idéalisme.

Les héros du prolétariat et des masses révolutionnaires sont les fondateurs et propagateurs des pensées révolutionnaires, de même que les organisateurs des luttes révolutionnaires. Ils sont en général plus clairvoyants et plus prévoyants que les masses. Leur capacité de concentrer la sagesse de celles-ci et la justesse de leur direction exercent une grande influence sur la lutte. Il est de nombreux cas dans l'histoire où les dirigeants ne sachant pas exploiter les possibilités qui leur étaient offertes, la lutte a échoué bien que toutes les conditions de succès fussent réunies.

Ce qui montre que les héros peuvent considérablement influencer, en l'accéléralant ou en la ralentissant, la création de l'histoire par les masses populaires. Mais ils ne peuvent agir que sur le rythme de l'évolution de celle-ci et ne sauraient la détourner de la direction qu'elle s'est choisie. Engendrés par les luttes révolutionnaires, ils ne joueront leur rôle que s'ils se tiennent avec les masses.

Les idées et les théories d'avant-garde traduisent l'aspiration des masses populaires à la révolution et résument l'expérience de leur lutte, et elles ne se transformeront en force matérielle faisant progresser l'histoire qu'une fois assimilées par les masses.



L'histoire compte de nombreux héros qui, révolutionnaires et même très influents au départ, mais s'étant par la suite coupés des larges masses, connurent finalement l'échec ou abandonnèrent, et furent répudiés et oubliés par le peuple. Parmi les révolutionnaires bourgeois, on peut facilement trouver de ces héros qui s'accélérent à mi-chemin.

Tel fut Robespierre, personnalité éminente surgie durant la Révolution française, au début de laquelle les Jacobins, dont il était le représentant, désireux de s'assurer l'appui des forces populaires, préconisèrent d'une façon relativement résolue de donner satisfaction à certaines revendications des masses (par exemple celle des paysans au sujet des terres), et bénéficièrent ainsi de leur soutien. Ils firent valoir l'esprit révolutionnaire en envoyant Louis XVI à la guillotine. Mais Robespierre était malgré tout un révolutionnaire bourgeois.

La révolution n'avait pas sitôt triomphé qu'il ignora les intérêts du peuple et le soumit même à la répression. Perdant ainsi le soutien de ce dernier, il ne put tenir tête au retour en force de la réaction et périt sur l'échafaud.

Cette caractéristique des révolutionnaires bourgeois est déterminée par leur nature de classe. Même pendant la période de la lutte anti-féodale, bien qu'il y eût unité partielle et temporaire entre la bourgeoisie et les masses laborieuses dans le combat contre le régime féodal, leurs intérêts de classe étaient toujours diamétralement opposés. Limités par leurs étroits intérêts de classe, les révolutionnaires bourgeois craignent les masses, oscillent, font des concessions à l'ennemi et même trahissent le peuple au cours de la révolution. Et après la prise du pouvoir, l'antagonisme fondamental qui les oppose à celui-ci devient de plus en plus évident.

C'est pourquoi bien que les révolutions bourgeoises des XVIII^e et XIX^e siècles fussent dirigées par les représentants de la bourgeoisie, les masses populaires n'en restèrent pas moins la force principale.

Si l'on veut accomplir de façon relativement radicale les tâches de la révolution démocratique bourgeoise, il est nécessaire de s'appuyer sur les masses pour surmonter le caractère enclin au compromis ou réactionnaire, propre à ces dirigeants, de même que pour faire échec, par une lutte répétée, aux offensives des forces réactionnaires et à leurs tentatives de restauration. Au cours de la révolution prolétarienne, il est aussi beaucoup de compagnons de route qui, à une certaine étape, s'arrêtent à mi-chemin, tournent casaque et deviennent même des traîtres. De tels individus sont foncièrement des révolutionnaires bourgeois.

Quant aux chefs de file de la réaction, qui vont à l'encontre du courant historique et se font les ennemis du peuple, ils sont des obstacles à la marche de l'histoire que les masses populaires se doivent d'abattre pour que celle-ci puisse progresser.

Tout cela prouve avec éloquence que ce ne sont pas les héros qui créent l'histoire mais celle-ci qui forme les héros ; que l'histoire n'est pas « créée conjointement par les héros et les masses » mais par les masses seules.

Si le marxisme estime que le peuple est le créateur de l'histoire, cela ne veut pas dire qu'il s'agit de pratiquer le culte de la « spontanéité » du mouvement de masse.

Cette « théorie de spontanéité » a été réfutée depuis longtemps par le marxisme, elle n'a rien de commun avec le principe du matérialisme historique sur le rôle créateur des masses. Aucune lutte de masse ne pourrait se poursuivre longtemps ni triompher sans une direction juste et une ligne correcte. La révolution prolétarienne est une grande révolution d'une impétuosité sans pareille, appelée à éliminer radicalement le système d'exploitation. Aucune autre dans l'histoire n'a pu atteindre une telle profondeur et une telle ampleur.

Elle a donc d'autant plus besoin d'une pensée avancée et de la ferme direction de ses dirigeants et de son avant-garde. L'importance d'avoir une ligne correcte devient aussi de plus en plus évidente. « La ligne idéologique et politique est déterminante en tout. »

Prêcher la « spontanéité » à l'heure de la révolution prolétarienne, c'est s'opposer à la direction marxiste sur le mouvement de masses et nier le rôle décisif d'une juste ligne idéologique et politique pour le succès de la révolution en vue de canaliser le mouvement de masse dans une voie erronée. La création de l'histoire par les masses populaires a passé par un processus allant de l'inconscience à la conscience. La conception matérialiste de l'histoire a permis de découvrir les lois objectives du développement historique de la société et a fait accéder les masses populaires à une nouvelle étape dans la création de l'histoire.

Une voie large est désormais ouverte à l'humanité pour passer du « règne de la nécessité », où les hommes étaient les jouets aveugles du développement historique,

au « règne de la liberté » qui leur donne la possibilité d'exercer une action consciente sur celui-ci. Tout comme Mao Zedong l'a indiqué :

« l'époque où l'humanité entière entreprendra de façon consciente sa propre transformation et la transformation du monde sera celle du communisme mondial. »



2) LE CONCEPT : LA CULTURE POPULAIRE : HÉRITAGE NATIONAL ET RÉVOLUTION DÉMOCRATIQUE

*« Enfin Malherbe vint, et, le premier en France,
Fit sentir dans les vers une juste cadence,
D'un mot mis en sa place enseigna le pouvoir,
Et réduisit la muse aux règles du devoir.*

(...)

*Il est certains esprits dont les sombres pensées
Sont d'un nuage épais toujours embarrassées ;
Le jour de la raison ne le saurait percer.
Avant donc que d'écrire apprenez à penser.
Selon que notre idée est plus ou moins obscure,
L'expression la suit, ou moins nette, ou plus pure.
Ce que l'on conçoit bien s'énonce clairement,
Et les mots pour le dire arrivent aisément. »*

Ces vers de Nicolas Boileau, extraits de son « Art poétique » (1674), sont un véritable manifeste de l'esprit national français.

Selon le matérialisme dialectique, une nation se définit de la façon suivante : La nation est une communauté stable, historiquement constituée, de langue, de territoire, de vie économique et de formation psychique, qui se traduit dans la communauté de culture. Et il va de soi que la nation, comme tout phénomène historique, est soumise aux lois de l'évolution, possède son histoire, un commencement et une fin.

Être populaire dans une perspective révolutionnaire implique d'assumer ainsi à la fois cette situation historique, en terme d'héritage, et le mouvement vers la symbiose internationale et la fusion universelle. Le cadre national est donc à reconnaître, dans la perspective non de son abolition, comme le comprennent les

courants dits « gauchistes » ainsi que les libéraux post-modernes mais de son dépassement.

Dans cette lutte, la définition de ce qui est « populaire » est donc une question centrale, incontournable. En particulier, c'est sous la forme de « l'art » que va se jouer l'affirmation de la culture populaire française, dans son cadre national donc avec toutes ses contradictions, et le mouvement allant à son dépassement dans l'universel.



Pour tous ces derniers, la question du rythme de « dissolution » fait débat de manière intense dans notre pays. Pour les « gauchistes », le socialisme présenterait une situation tout à fait nouvelle, qui abolit l'époque présente ; les formes mêmes d'existence n'ont plus rien à voir avec celles des périodes précédentes, qu'il faudrait systématiquement réfuter. Ils encouragent donc toute forme d'expression différentialiste ou marginale, notamment celles des minorités « sexuelles » ou « raciales » comme autant de courants bousculant prétendument l'ordre capitaliste.

Chemin faisant, ils se soudent néanmoins aux libéraux post-modernes qui appuient les mêmes secteurs dans une logique d'atomisation toujours plus poussée et d'extension croissante des rapports marchands permis par celle-ci.

L'une et l'autre de ces tendances symétriques constituent autant d'agressions à l'existence du peuple et à ses aspirations collectives. Bien entendu, les tenants de ces position considèrent comme particulièrement réactionnaire la ligne qui fut développée en URSS (et en Chine populaire), qui prônait la défense de l'héritage. Raison pour laquelle ils se retrouvent nécessairement dans leur dénonciation du « totalitarisme » qui voudrait souder dans un même bloc les pires réactionnaires nationalistes avec les partisans du matérialisme dialectique.

Le matérialisme dialectique ne considère pas, en effet, que la lutte révolutionnaire implique l'abolition de la langue, du territoire, de la vie économique et de la formation psychique du peuple, se traduisant dans la communauté de culture. Pourquoi cela ? Parce que pour le matérialisme dialectique, la contradiction fondamentale qui permet de comprendre l'existence du peuple, ses besoins et ses attentes doit se chercher dans la lutte entre la bourgeoisie et le prolétariat au niveau du marché national.

En outre, le processus n'est pas mondial. Plus précisément, il est appelé à le devenir au fur et à mesure que le socialisme triomphe dans différents pays. La victoire totale enclenche l'avancée vers le communisme, et alors les marchés nationaux fusionnent.

Mais ne doit-on pas considérer qu'avec la mondialisation libérale, le marché est déjà fusionné, de par les monopoles internationaux, les échanges à l'échelle mondiale, etc. ? Non, cela serait erroné, car si le capitalisme porte en lui les tendances à sa propre dissolution, celle-ci ne saurait avoir lieu tant que le marché n'est pas réellement mondial, abolissant toute la petite production et organisant l'économie de telle sorte qu'il n'y ait qu'un seul marché, uniformisé, équilibré, harmonieux.

Pour cette raison, les nations se maintiennent pendant toute une période, avec leurs spécificités. Staline dit ainsi en 1949 que :

« Les hommes soviétiques considèrent que chaque nation, qu'elle soit grande ou petite, possède ses particularités qualitatives, son caractère spécifique qui n'appartient qu'à elle et que ne possèdent pas les autres nations. Ces particularités sont l'apport que chaque nation fait au trésor commun de la culture mondiale et qui la complète et l'enrichit. »

Par conséquent, l'héritage culturel de la nation doit être assumé. Mao dit ici :

« Nous devons recueillir le riche héritage et maintenir les meilleures traditions de la littérature et de l'art chinois et étrangers, mais pour les mettre au service des masses populaires.

Nous ne refusons nullement d'utiliser les formes littéraires et artistiques du passé : entre nos mains, refaçonnées et chargées d'un contenu nouveau, elles deviennent elles aussi propres à servir la révolution et le peuple. »

Il y a ici une précision de grande importance : les formes littéraires et artistiques du passé ne sont pas rejetées, mais refaçonnées. C'est un point capital, permettant d'exprimer la culture populaire afin de la diriger vers la rupture révolutionnaire, sans agresser le cadre de vie concret dans lequel les masses se reconnaissent à notre époque.

Bertolt Brecht, par exemple, considérait, comme tout le courant expressionniste, que les anciennes formes étaient périmées. Bien entendu, les partisans du gauchisme et les libéraux post-modernes considèrent de même. Mais que signifie alors qu'elles ne le soient pas ?

Prenons l'exemple du grand siècle français, le XVIIIe siècle. Jean Racine (1639-1699) et Molière (1622-1673) y furent les deux grands portraitistes, le premier dressant d'ingénieux portraits psychologiques, le second des portraits sociaux typiques. Ce sont les deux auteurs les plus joués des 1024 auteurs de la Comédie française, avec respectivement, depuis 1680, 33 400 et 9 400 représentations. De la même manière, le troisième grand portraitiste français est Honoré de Balzac (1799-1850).



Faut-il alors rejeter ou reprendre la forme des œuvres de Molière, Jean Racine et Honoré de Balzac ? Pour le savoir, il faut porter son regard sur leur signification précise. Pour cela, il faut saisir trois notions héritées de l'expérience soviétique : celle de « tendance », celle de « narodnost » et enfin celle de « byt ».

Le terme de « tendance » vient d'un texte de Lénine sur la littérature du Parti. De là a été systématisée la conception selon laquelle il faut évaluer une œuvre selon sa valeur artistique et sa tendance. Mao Zedong présente cela de la manière suivante :

« Il existe donc deux critères - l'un politique, l'autre artistique ; quel est le rapport entre eux ? Il est impossible de mettre le signe égal entre la politique et l'art, de même qu'entre une conception générale du monde et les méthodes de la création et de la critique artistiques.

Nous nions l'existence non seulement d'un critère politique abstrait et immuable, mais aussi d'un critère artistique abstrait et immuable ; chaque classe, dans chaque société de classes, possède son critère propre, aussi bien politique qu'artistique. Néanmoins, n'importe quelle classe, dans n'importe quelle société de classes, met le critère politique à la première place et le critère artistique à la seconde. La bourgeoisie rejette toujours les œuvres littéraires et artistiques du prolétariat, quelles que soient leurs qualités artistiques.

De son côté, le prolétariat doit déterminer son attitude à l'égard d'une œuvre littéraire ou artistique du passé, avant tout d'après la position prise dans cette œuvre vis-à-vis du peuple, et selon que celle-ci a eu ou non, dans l'histoire, une signification progressiste.

Certaines productions, foncièrement réactionnaires sur le plan politique, peuvent présenter en même temps quelque valeur artistique. Plus une œuvre au contenu réactionnaire a de valeur artistique, plus elle est nocive pour le peuple, et plus elle est à rejeter.

Le trait commun à la littérature et à l'art de toutes les classes exploiteuses sur leur déclin, c'est la contradiction entre le contenu politique réactionnaire et la forme artistique des œuvres.

Quant à nous, nous exigeons l'unité de la politique et de l'art, l'unité du contenu et de la forme, l'unité d'un contenu politique révolutionnaire et d'une forme artistique aussi parfaite que possible. »

Il faut regarder la tendance que sert une œuvre artistique : si elle sert le progrès, alors elle est à valoriser, sinon elle est à rejeter. Il y a toutefois ici un problème de termes très important. En effet, quand on lit Lénine et Mao Zedong, on trouve parfois les expressions « art prolétarien » et « art bourgeois ». Serait-ce à dire qu'il y a deux arts possibles ?

Non, et c'est pour cela que le principe de « tendance » indique justement ce qui est valable comme art, ce qui est authentiquement artistique, et ce qui ne l'est pas. Ce qui n'est pas véritablement de l'art devient de la culture, de l'idéologie, l'expression propre à une classe dominante.

Lénine constate ainsi :

Chaque culture nationale comporte des éléments, même non développés, d'une culture démocratique et socialiste, car dans chaque nation, il existe une masse laborieuse et exploitée, dont les conditions de vie engendrent forcément une idéologie démocratique et socialiste.

Mais, dans chaque nation, il existe également une culture bourgeoise (et qui est aussi, la plupart du temps, ultra-réactionnaire et cléricale), pas seulement à l'état d'« éléments », mais sous forme de culture dominante.

La culture démocratique et socialiste est ainsi la véritable culture populaire, qui rassemble, assimile tous les éléments précédents. Voici comment Lénine précise cela :

« N pas inventer une nouvelle culture prolétarienne, mais partir des meilleurs modèles, de l'héritage classique, des résultats de la culture actuelle en se plaçant au point de vue de la philosophie marxiste et des conditions de vie et de lutte du prolétariat à l'époque de sa dictature. »

On en revient ici à la question de l'héritage, des « meilleurs modèles », par opposition à « une nouvelle culture prolétarienne ». Faut-il alors dans le cas français considérer les œuvres de Molière, Jean Racine et Honoré de Balzac comme des modèles à reprendre, à réactualiser ? Ou faut-il considérer leur approche comme périmée ?

Dépasser l'ancien

La réponse ne peut être que dialectique, et pour ceux-là il nous faut utiliser les concepts de « narodnost » et de « byt ». Ces deux mots russes désignent d'un côté la vie nationale, de l'autre le fait d'être, de vivre. Une œuvre d'art représente, en effet, des personnages typiques dans une situation typique, donc des personnages dans un cadre concret, avec une vie concrète.

Par conséquent, la question est de savoir si l'on peut utiliser la comédie, la tragédie et le roman comme formes, afin de dresser des portraits typiques de personnes vivant en France en ce début du XXI^e siècle. Une telle question ne peut être résolue que de manière concrète, la réponse ne saurait être inventée. Par conséquent, on voit que de notre pays, les artistes n'ayant pas assimilé Molière, Jean Racine et Honoré de Balzac ne peuvent pas parvenir à un art populaire authentique.

En effet, il s'agit des meilleures formes de portraits qui se sont développés dans notre pays. Or, l'art aujourd'hui ne peut consister pareillement qu'en des portraits de même nature. Bien entendu, le matérialisme dialectique permet d'apporter davantage de nuances, de mieux souligner la dimension positive : c'est pour cela que son réalisme est socialiste, et plus simplement du réalisme, même « critique ».

Toutefois, on est encore dans le principe du portrait. Et l'approche du portrait, en France, a indéniablement comme particularité de souligner les aspects psychologiques, avec une extrême précision. Cela sera vraisemblablement l'apport de la culture française à la nouvelle culture mondiale socialiste de demain.

Ce cadre étant posé, il faut souligner un point important, historique. Rien n'est plus faux que de considérer comme bourgeois le fait d'assumer la culture. C'est justement parce qu'elle assume la position de classe dominante que la bourgeoisie fait semblant de porter la culture : elle veut montrer qu'elle seule est capable de maintenir la civilisation, d'où ses musées, ses cinémas, ses théâtres, ses opéras, etc.

En réalité toutefois, c'est idéologique et non culturel : la bourgeoisie ne porte plus la civilisation. Elle utilise la culture pour produire de l'idéologie à son service. Le grand défi est alors de convaincre les masses populaires du caractère révolutionnaire du réalisme des romans d'Honoré de Balzac, alors que la bourgeoisie a dégoûté les masses d'Honoré de Balzac et célébré des romans décadents et élitistes pour un public bourgeois.

Ici, les masses sont bloquées, car la révolution socialiste représente pour elle la démocratie authentique. Mais on ne peut établir une démocratie véritable, populaire, sans disposer soi-même d'une culture qui lui corresponde.

Et cette culture ne peut qu'être nationale, produite très concrètement et historiquement par les masses établissant la démocratie. Un roman russe de Maxime Gorki est indéniablement démocratique, mais il n'a pas été produit par les masses françaises, qui peuvent l'apprécier, mais n'en appréhendent pas facilement tous les aspects car ce n'est pas son vécu.

Par contre, ce qui a été le produit authentiquement démocratique en France parle aux masses de France, qui en comprennent de l'intérieur la substance, les enjeux, la valeur. Molière est ainsi un auteur très apprécié et dont le contenu est

indéniablement démocratique. Une œuvre qui reste dans le temps, dans la vie de la société, produite par les masses, est une œuvre démocratique authentique, une œuvre culturelle.

Le grand problème est que sans le Parti, les masses perdent ce qu'elles ont produit, elles l'oublient. Mais comme c'est démocratique, elles peuvent le récupérer rapidement. Le roman *Le feu - journal d'une escouade* de Henri Barbusse, ou la peinture des frères Le Nain, voilà ce qui parle forcément aux masses. Voilà ce qui forge leur culture démocratique, qui n'attend que cela pour s'élancer.

On dira alors, peut-être, que le style d'œuvres du passé peut sembler dépassé, voire franchement décalé. Les habits de Molière ne sont-ils pas marqués par une époque ? Mais dire cela est insuffisant : les habits d'il y a 30 ans semblent démodés également et pourtant ce qui a existé alors de manière démocratique est tout autant vivant.

Le grand problème ici, de fond, consiste en les préjugés des masses. On leur a inculqué que la culture, la vraie culture, appartenait à l'élite, que c'était au final quelque chose de bourgeois. D'où le dégoût pour les études, pour la musique classique, pour la littérature, voire pour le travail. La tâche du Parti, et c'est fondamental, est de lever le drapeau de la culture démocratique, qui traverse les époques avec, il est vrai, plus ou moins d'intensité, mais a toujours la même substance.



Il n'y a pas de « culture bourgeoise », de « culture prolétarienne », il n'y a que la culture, portant le progrès, et par conséquent les exigences du progrès, une charge démocratique. Reconnaître la valeur de cette charge, en rapport avec son époque, voilà ce qui est matérialiste dialectique. Et c'est cela qui permettra aux masses populaires de produire de nouveaux Molière, cependant avec une charge démocratique plus intense, plus approfondie, plus marquée.

TRANSFORMATION

Être populaire, c'est lever le drapeau de la culture et avancer avec exigence vers plus de civilisation. Face à la décadence bourgeoise, se dresse ainsi l'esprit prolétarien. Changer la vie implique donc de se tourner vers le peuple avec comme principe que les masses font l'histoire et que l'avant-garde doit diriger la lutte, en assumant de manière authentique la culture populaire de notre pays, dans le cadre de son héritage national et dans la perspective de la fusion universelle.

Cela implique pour commencer de rejeter sous toutes ses formes la domination de la bourgeoisie et de ses institutions sur la société de notre pays et toutes les formes de son pouvoir sur le peuple.

La bourgeoisie ne porte plus la culture, mais dispose toujours de fortes positions pour enserrer et paralyser le peuple, par la consommation marchande, l'éducation, les médias mais aussi par le quotidien morne et dévitalisant, les drogues, les paradis artificiels, les sectes et l'irrationnel. C'est toute la sinistre existence sous le capitalisme que rejette fermement l'esprit prolétarien qui anime les personnes s'engageant dans le processus révolutionnaire au service du peuple.

Personne ne doit être délaissé, un haut niveau de culture doit être attendu de chaque personne, le peuple décide de tout, il faut se donner tous les moyens pour servir le peuple, il faut redonner sa place à la Nature, la vie doit devenir meilleure, la vie doit devenir joyeuse ! Tel est forcément le programme d'un Parti révolutionnaire affirmant le matérialisme dialectique au service du peuple.

La bourgeoisie ne peut pas assumer un tel programme, alors elle appuie les idéologies désespérées et incapacitantes qui feignent une dimension populaire, mais qui sont de redoutables pièges, qu'il ne faut pas minimiser.

Un haut niveau de culture est attendu de chaque personne



Il y a d'abord la question du « populisme », qui appartient à la base à la tradition de la Droite et de la réaction nationaliste. L'idée centrale de cette proposition est que les institutions sont fondamentalement bonnes mais qu'elles seraient « corrompues ». Pour purifier l'Etat, il faudrait en chasser l'élite, l'oligarchie « mondialiste », « européiste », « nomade » ou plus ouvertement « juive », puisque de toute façon tout le populisme suinte l'antisémitisme. C'est « l'invasion » ou « l'occupation » de cette oligarchie qui aurait investi l'Etat et les institutions qui tyrannise le peuple et l'opprimerait de manière parasitaire au bénéfice de ses seuls intérêts matériels, financiers et cosmopolites.

Pour accomplir cette purification, il faudrait mobiliser les « petits », le « peuple sain », le « pays réel », non derrière le prolétariat, ni même les « travailleurs », mais derrière la petite-bourgeoisie, les « classes moyennes » ou un prétendu « l'homo urbanicus ». Dans tous les cas, ce sont ces classes moyennes qui constitueraient le coeur de la nation, le fond de ce qui est ici considéré comme le peuple.

Toutefois, cette mobilisation ne doit pas être un soulèvement, mais une « révolte citoyenne » s'appuyant sur la souveraineté populaire (ou nationale) et bien entendu sur l'homme providentiel. A Droite, ce courant est repérable essentiellement à travers le néo-gaullisme avec des factions plus ou moins nationales-catholiques, plus ou moins antisémites, plus ou moins républicaines, mais toutes fondamentalement nationalistes et réactionnaires.

Le populisme pénètre aussi une partie de la gauche anti-matérialiste, qui essaye sans grand succès de l'articuler à autre chose qu'au nationalisme ouvert et à la réaction : le keynessianisme ou la « République » pour la France Insoumise de Jean-Luc Mélenchon, ou encore pire, une sorte d'anarchisme romantique et « souverainiste » avec la nouvelle revue de Michel Onfray, dont le seul nom usurpé de manière outrancière mérite la haine la plus implacable des révolutionnaires authentiques. Là aussi, la mobilisation populaire ne sert que d'appui à des personnalités soucieuses d'investir l'appareil d'Etat et de « régénérer » la nation, et surtout sans toucher à la bourgeoisie et au capitalisme.

Dans ces démarches, le peuple n'est toujours au mieux qu'un appui à un personnel bourgeois renouvelé, sinon à une faction de la bourgeoisie, en particulier nationaliste, réactionnaire et agressive. Le peuple est vu comme un bloc monolithique de facto gagné au capitalisme national, qu'il faudrait guider par un discours démagogique arriéré, flattant une « douce France » de petits bourgeois raisonnables et bons vivants, plus soucieux des copains et du confort que de la politique, pour lesquels toute exigence, tout déterminisme, toute discipline serait un « totalitarisme » insupportable. C'est la franchouillardise grasse et vulgaire des beaufs, dont toute l'arriération reflète le mépris caricatural par lequel la bourgeoisie entend définir le peuple et la culture.

Sous toutes ses formes, le populisme est une impasse pavant la route au fascisme, ni plus ni moins. Toute forme de populisme est donc à rejeter catégoriquement, comme fondamentalement anti-populaire et surtout quand il se donne des faux airs de

venir « de gauche ». Dans le même autre d'idée, toute affirmation de la caricature beauf, allant du sandwich-merguez de la CGT à Astérix, en passant par la mythologie des terroirs et de leurs « traditions » attardées qui sont à combattre comme autant d'agressions insupportables à la dignité de la culture authentique.

Mais la principale agression contre le peuple conduite par la bourgeoisie est concrète avant d'être politique ou idéologique. Elle relève des exigences même du marché et du capital, entraînant l'atomisation toujours plus grande, la pulvérisation de la société par secteurs entiers, la réduction de la vie personnelle à un parcours borné et aliénant dans l'individualisme, le culte des égoïsmes y compris par la vulgarité et la violence et le rejet de tout rapport social collectif comme relevant du totalitarisme ou d'oppressions dont il faudrait se libérer.



L'existence du peuple n'est plus alors vu que comme une sorte d'additions de désirs identitaires toujours plus absurdes devant peser les uns contre les autres par le jeu d'associations contractuellement consenties, constituant des entreprises identitaires sur un marché dont l'Etat serait l'arbitre. L'aboutissement s'en observe

tous jours comme un triomphe unilatéral de la « justice » du plus fort par le cannibalisme de secteurs du peuple contre d'autres.

Les libéraux-libertaires et tous les post-modernes dans leur inépuisable variété, constituent le fer de lance de cette décadence, dilatant à l'infini leur vide existentiel dans un nihilisme rejetant même les déterminations biologiques comme n'étant qu'un « totalitarisme » orwellien. Toute forme d'entrave à l'esprit en fait ne consisterait qu'en des « discours » oppressifs de dominants imaginaires : les blancs, les occidentaux, les cis-genres ou ce que l'on voudra, qui ne les auraient développés que dans l'objectif de tyranniser le libre-arbitre de chacun.

L'émancipation se traduirait alors par le refus de toutes limites hors de celle du désir individuel, éventuellement consenti s'il doit s'additionner ou « s'allier ». On est là dans plus que l'agression populaire, puisque la notion même de peuple est purement et simplement nié. C'est l'aboutissement du culte de la personnalité dans le narcissisme de la particule.

Il faut dire bien sûr que cela est l'aspect central de la domination de la bourgeoisie par le capitalisme sur le peuple dans notre pays. Les populistes en eux-mêmes n'en sont qu'une autre face, allant dans une autre direction.

Les libéraux post-modernes décadents entendent assumer le mouvement en le diluant par une marchandisation individualiste à outrance dans la particule nihiliste pour saper la marche inévitable à la révolution. Il s'agit de réduire le mouvement à une question de gestion d'équilibres et de transitions permanentes d'une contradiction à l'autre.

Les populistes entendent formellement réduire la décadence et l'atomisation, en ajoutant au-dessus des lobbys de particules des institutions « neutres » pour les organiser dans une certaine mesure (l'école laïque, l'armée nationale, les communes, etc tout cela constituant la « république » pour les uns ou la « nation »

pour les autres). Il s'agit de ne pas laisser les particules s'agiter librement dans tous les sens mais de leur donner une direction, par des « causes communes » devant servir le capitalisme national, qui par une sorte de retour tautologique serait donc « populaire ».



Les positions bourgeoises étant rejetées, il faut préciser quelle est celle portée par le matérialisme dialectique en direction du peuple. Concernant un pays impérialiste du capitalisme avancé comme la France, il est incontournable de prendre appui sur l'expérience historique qu'a été le Front Populaire se formant en 1934 et se réalisant en 1936. Il faut comprendre cette expérience à la lumière des apports du matérialisme dialectique comme constituant une étape nécessaire dans le processus révolutionnaire.

L'étape consiste en un moment particulier propre au processus révolutionnaire en général. Sa substance est de dépasser des contradictions qui ne sont pas, au sens strict, directement liées à la contradiction classe ouvrière - bourgeoisie, même si cela en forme l'arrière-plan fondamental. En termes politiques, il s'agit pour la

classe ouvrière d'élargir son alliance jusqu'à ce qu'on arrive à un point de basculement historique en sa faveur.

Dans un pays comme la France, les couches sociales intermédiaires sont relativement fortes, les techniciens et cadres jouent un grand rôle dans l'économie. L'hégémonie idéologique-culturelle de la bourgeoisie, comme nous l'avons vu, est donc forte. Mais le sol se dérobe en permanence sous ses pieds, puisqu'elle n'est plus en mesure de porter la culture.

À l'arrière-plan, pour l'étape démocratique (anti-féodale, anti-impérialiste) comme pour l'étape démocratique – populaire (anti-monopoliste, antifasciste), tout est donc une question d'alliance – sous sa direction – de la classe ouvrière avec les couches sociales intermédiaires. Il est nécessaire de souligner l'importance centrale de cette question de la direction.

Seule la classe ouvrière, de par son affrontement avec la bourgeoisie, est capable de porter le nouveau et de combattre sans compromis l'ancien. Cela est valable dans n'importe quelle situation historique. Même si c'est seulement une partie de la bourgeoisie qui est devenue l'ennemi principal, cela n'empêche pas qu'il n'y ait de lutte réellement conséquente que si la classe ouvrière la dirige.

Seule la classe ouvrière est capable de lire les nécessités historiques, sous la direction de son Parti Communiste. Le Front réalisé à chaque étape vise à la résolution de tâches allant dans le sens général de l'Histoire et il faut donc que la classe ouvrière en soit le moteur. Il s'agit de dépasser une situation historique bloquée pour lancer le processus de transformation générale, allant au socialisme, au communisme.

La détermination de la nature du Front Populaire à construire prend par conséquent une forme différente selon les contextes, les particularités nationales, le processus de la lutte de classes, etc. Dans les années 1930, la forme d'alliance du Front populaire français n'était pas exactement la même qu'en Espagne, où par

exemple la bourgeoisie catalane jouait un rôle progressiste. Après 1945, le Front antifasciste en Allemagne de l'Est avait des particularités par rapport à celui en Tchécoslovaquie, en raison de l'importance de la base de masse du nazisme.



Il en ressort qu'une tâche essentielle des militants et des cadres révolutionnaire est de clarifier la question du calibrage du Front, des luttes à mener au sein du peuple. Cela représente une dialectique tactique - stratégie devant s'appuyer sur une compréhension historique de la situation nationale, au moyen d'une maîtrise approfondie du matérialisme dialectique.

Les tâches concrètes à mener se définissent par rapport à cette perspective, car la tendance au communisme est irrépessible. Il ne s'agit pas d'une orientation morale, d'un choix « politique » ou quoi que ce soit de ce genre. Il s'agit de questions à régler dans le cheminement historique, de tâches à mener pour pouvoir aller plus loin.

Cela part du principe matérialiste dialectique comme quoi la matière va au communisme. À partir du moment où la matière connaît des sauts qualitatifs dans ses processus, alors inévitablement elle va vers davantage de complexité, un appui renforcé, amélioré à sa propre existence, une organisation collective toujours plus grande, une expression plus approfondie. Le communisme est propre au mouvement même de la matière. L'existence et les besoins du peuple sont engagés dans cette dynamique.

L'étape est un moment dialectique de la révolution ; c'est la réalisation de tâches allant dans le sens de l'affirmation du mouvement de la matière. Calibrer son activité en fonction de cela est nécessaire pour accomplir les différentes tâches de l'étape.

Le calibrage est une approche fondamentale du matérialisme dialectique. Toute décision, revendication, affirmation... doit reposer sur une évaluation adéquate de la situation, son rapport avec le processus d'ensemble, son intérêt dans la lutte de classes, ses conséquences économiques, politiques, culturelles, idéologiques, militaires.

Les implications d'une étape intermédiaire au socialisme sont donc nombreuses. La première est la détermination des alliés, des formes d'alliances possibles, souhaitables, nécessaires. Cela implique une analyse de l'ensemble des couches sociales au sein du peuple et de la possibilité de former un rapport politique, social, culturel avec elles. Il va de soi que cela ne peut pas avoir une mise en place effective sans le maintien de l'autonomie prolétarienne comme noyau dur du processus révolutionnaire.

La seconde est le calibrage politique en fonction des rapports entre les différentes couches sociales. Il ne s'agit pas simplement de faire des revendications de type démocratique et populaire, qui iraient d'elles-mêmes, spontanément, dans le sens

du socialisme. Ce serait là revenir à la démarche du Parti Communiste Français de Maurice Thorez, amenant à l'abandon de tout principe.

Il s'agit de calibrer les positionnements politiques en fonction des nécessités historiques. Nous pensons être en mesure de poser une orientation générale pour cela, au moyen d'une grille de lecture s'appuyant :

- sur la contradiction travail manuel / travail intellectuel ;
- sur la contradiction villes / campagnes.

L'insistance sur la seconde contradiction est notre apport historique ; nous considérons qu'il y a ici la clef pour comprendre l'évolution de la société capitaliste en termes géographiques, l'émergence de l'anticapitalisme romantique comme nostalgie du passé, mais également la crise écologique et le rapport aux animaux, questions essentielles du 21^e siècle.

Il appartient à chaque communiste de se saisir d'une des deux contradictions comme principale et de s'intégrer dans le processus de la lutte de classes en fonction des nécessités historiques. Cela n'est qu'ainsi que des résultats réels, prolongés, peuvent être obtenus. Nous affirmons que le reste n'est que pragmatisme, démarche velléitaire, pouvant avoir parfois l'air spectaculaire, mais sans qu'il n'en ressorte rien pour autant.

Nous affirmons qu'aucune activité communiste au sein du peuple ne peut être « spontanée », ne peut s'exprimer « directement » ; elle doit passer par le matérialisme dialectique et historique pour trouver le vecteur adéquat, pour trouver le moyen d'une médiation appropriée, adaptée à la société.

Ne pas agir ainsi, c'est s'imaginer qu'il suffit de se placer au service de la révolution de manière subjective pour parvenir à quelque chose. Nous ne nions pas l'importance de la rupture subjective, bien au contraire. Mais pour que celle-ci soit

complète, il faut un haut niveau de synthèse, d'analyse historique, de participation à la vie réelle des masses.

La combinaison de la rupture subjective et d'une interprétation matérialiste dialectique, historique de la réalité, est la clef pour être communiste, à l'opposé de tout subjectivisme.

Il ne s'agit pas de se plier au niveau « moyen » de conscience des larges masses en pratiquant un réformisme lisse ou de courir derrière la petite-bourgeoisie en adoptant une démarche semi-anarchiste. Il s'agit de calibrer sa propre activité en se tenant à un terrain bien déterminé, en ayant une démarche conforme aux exigences économiques, sociales, culturelles, écologiques, etc. afin de profiter de la force de la tendance historique au communisme.



Enfin, il va de soi qu'aucune perspective révolutionnaire sérieuse ne peut faire l'économie de la question de la démocratie populaire, rien que de par la question du

poids de la classe ouvrière et de son rapport aux couches sociales intermédiaires, principalement la petite-bourgeoisie.

La révolution présuppose l'engagement de l'ensemble des masses sur le terrain de la lutte armée, ce qui exige une situation révolutionnaire bien déterminée, mobilisant bien plus que simplement la classe ouvrière. Toutes les tentatives de type insurrectionnelles, pratiquées notamment dans les années 1920, ont échoué précisément parce qu'elles étaient incapables d'englober l'ensemble des masses.

La défaite face au fascisme correspond d'ailleurs à la chute de nombreux secteurs populaires dans les mains de la réaction. Si le Parti Communiste est incapable d'organiser un vaste Front de masses, alors c'est le fascisme qui organisera son propre front réactionnaire ! Telle est une terrible leçon historique, payée très chèrement.

Avec l'approfondissement de la crise générale du capitalisme, toute cette problématique réapparaît conséquemment. La révolution avait été littéralement paralysée, pendant plusieurs décennies, par la formation d'un capitalisme avancé, exploitant les pays du tiers-monde et neutralisant un maximum de contradictions. Il y a là un important changement de situation.

Assumer le matérialisme dialectique, c'est considérer que la seconde moitié du 20^e siècle se caractérise par le déplacement de la crise révolutionnaire dans la zone des tempêtes, l'Afrique, l'Amérique latine et l'Asie. Cela implique qu'il faille considérer la situation actuelle comme un renouveau en France de la problématique révolutionnaire, qui s'extirpe d'une paralysie liée au développement d'une société aux forces productives développées.

Cela implique une vaste petite-bourgeoisie s'excitant toujours davantage et cherchant vainement à s'approprier la direction de la société, une aristocratie

ouvrière cherchant à maintenir ses positions, mais aussi d'un prolétariat métropolitain, vivant dans le 24 heures sur 24 de la vie capitaliste.

Cela renforce d'autant plus le sens de la démocratie populaire comme sas au socialisme.

Pour prolonger la transformation de chacun en conformité avec ces exigences, on lira avec grand intérêt les analyses politiques et culturelles proposées quotidiennement sur le blog d'information <https://agauche.org/> qui propose un espace toujours plus dense et soigné pour affirmer la culture populaire avec un esprit prolétarien, dans le sens d'une confrontation avec la décadence bourgeoise.

LECTURES

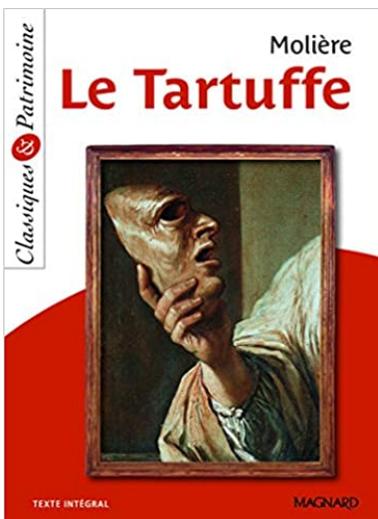
« Thomas Diafoirus :

Nous lisons des anciens, mademoiselle, que leur coutume était d'enlever par force, de la maison des pères, les filles qu'on menait marier, afin qu'il ne semblât pas que ce fût de leur consentement qu'elles convolaient dans les bras d'un homme.

Angélique :

Les anciens, monsieur, sont les anciens ; et nous sommes les gens de maintenant. Les grimaces ne sont point nécessaires dans notre siècle ; et, quand un mariage nous plaît, nous savons fort bien y aller, sans qu'on nous y traîne. »

La bourgeoisie d'aujourd'hui ne comprend plus Molière. Il est significatif qu'il soit désormais réduit à une sorte de comique préfigurant les humoristes souvent lamentables de notre époque. Cela est révélateur de l'interprétation bourgeoise faite de Molière, dont la portée sociale est restreinte à la moquerie, dont l'actualité à l'époque est réduite à une « protection » par Louis XIV, dont le talent est résumé au « divertissement ».



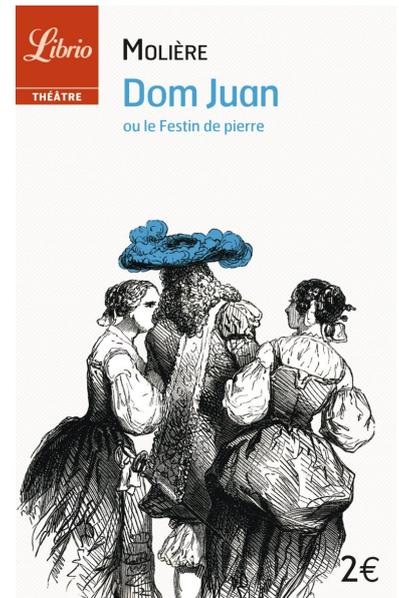
En faisant cela, on nie l'alliance de Molière en tant que portraitiste bourgeois avec Louis XIV et la cour, alliance visant de manière évidente à affaiblir la religion et le clergé. On oublie alors, de manière significative et anti-culturelle, que Molière a réalisé des comédies-ballet, mélangeant comédie, danse et musique, dans l'esprit de la cour propre à la

monarchie absolue, forme progressiste par rapport à la féodalité.

On oublie également que Molière était un immense acteur, jouant justement les rôles les plus subtils de ses propres pièces, étant au service de leurs charges anti-féodales.

Bref, on réduit Molière à un farceur, alors qu'il est un vecteur historique de culture, au point que pour parler de la langue française, on parlera par la suite de « la langue de Molière ».

Il est donc fondamental de lire Molière, de l'étudier, de méditer la profondeur de son oeuvre. On peut bien entendu lire celles qui sont sans doute aujourd'hui les plus connues, comme « l'Avare », « le Malade imaginaire » ou encore « le Bourgeois gentilhomme ». Mais il est aussi important de se plonger dans des oeuvres plus denses comme « Tartuffe ou l'Imposteur » ou « Dom Juan ou le festin de Pierre ».



Dans le même ordre d'idée, il faut considérer Jean Racine comme notre grand auteur national, celui qui a donné au français son esprit. Le français est, depuis le grand siècle que fut le XVII^e siècle, une langue concise où l'on est toujours capable de

formuler les choses dans l'à-propos. On sait quoi dire quand il faut le dire : le français est une langue d'avocat et de technicien, d'orateur politique et de chef militaire.

CLASSIQUES

Jean Racine
Andromaque



POCKET

TEXTE INTÉGRAL
+ LES CLÉS DE L'ŒUVRE

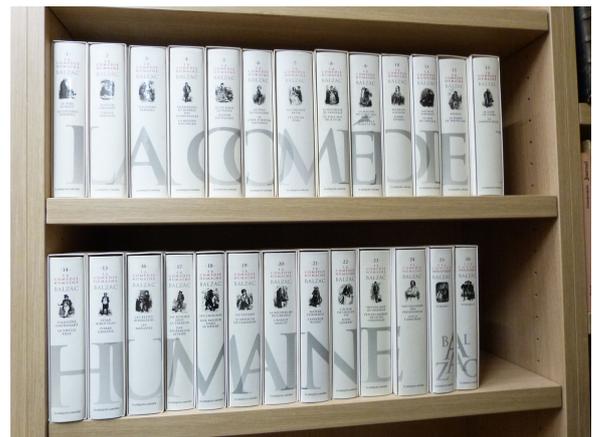
Le français n'est ainsi pas une langue de savante construction comme l'allemand, ni de fulgurantes lancées comme l'italien ; il n'a pas non plus la ligne mélodique de l'anglais ou l'affirmation étoffée de l'espagnol. Il est avant tout un art - au sens d'une technique - d'expression. En France, on doit savoir parler comme on met la table, on doit savoir écrire

comme on sait se tenir.

Et le vers en douze pieds, c'est-à-dire en douze sons délimités, est son rythme naturel, permettant de poser, telle une succession de vagues, les propos encastrés les uns dans les autres pour fournir une certaine cohérence musicale.

Les oeuvres tragiques de Racine sont aussi fondamentales en terme de culture en raison de la place centrale des femmes. La démonstration de la richesse intérieure de la femme est ici un véritable saut de civilisation. Elle est véritablement propre à la France. Alors que Molière présente la libération sociale de la femme, concernant au moins son sentiment amoureux, Racine formule l'affirmation de sa vie intérieure, de sa richesse psychique, en pleine reconnaissance à son époque.

Il faut aussi faire une place à la lecture de Honoré de Balzac, grand auteur réaliste du XIXème siècle et à son oeuvre magistrale : « la Comédie Humaine », dont le titre se veut un écho à la « Divine Comédie » de Dante, mais placé dans son époque et avec le souci d'explorer de manière systématique la société et ses ressorts de son époque et d'en

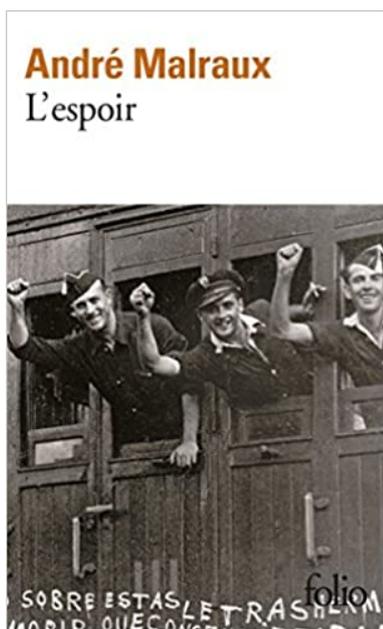


dresser une vaste fresque devant servir d'inspiration aux générations futures. En ce sens, Balzac est l'inventeur du roman réaliste moderne.

Plus proche de notre époque, on peut aussi accorder une attention au roman « l'Espoir » d'André Malraux, qui se présente comme un reportage romancé et réaliste de la guerre d'Espagne, racontée sous l'angle de l'engagement concret dans la lutte armée dans le camp des Républicains. Le caractère réaliste et cinématographique de cette oeuvre, qui a d'ailleurs été écrite dans la perspective d'un montage audiovisuel qu'a réalisé ensuite Malraux lui-même, s'inscrit

clairement dans la veine du réalisme français. A ce titre, son lyrisme et sa sincérité sont intéressantes.

On retrouve tout le goût du reflet du réel par le portrait typique, toute l'intensité de la tragédie et de la sensibilité si conforme à l'esprit français, mais sans ici sans aucunement mettre en avant le rôle des femmes, ce qui est déjà une lourde erreur. D'une manière générale, ce roman reste hanté d'une vision chrétienne mystique qui



fait que l'auteur rate complètement une orientation possible vers le matérialisme dialectique. Sa présentation des personnages communistes comme machiavéliques, opportunistes et brutaux, face à des anarchistes poètes, plus rêveurs que combattants et habités avant tout par des valeurs éternelles, ou plutôt une éthique, et la certitude de triompher sur le plan de morale, est caricaturale et d'un idéalisme insupportable.

Mais par son effort de réalisme comme par ses faiblesses, ce roman est une production intéressante à méditer sur le plan du style comme sur celui du rôle de l'écrivain et de son engagement pour affirmer la culture et la dignité du peuple et de ses luttes.

On peut accompagner l'étude de ces auteurs et de leurs oeuvres en parcourant le stimulant portail toujours plus vaste <https://materialisme-dialectique.com/> qui approfondit et actualise toutes ces questions de manière approfondie.

MÉDITATION

(1) VERS L’AFFIRMATION D’UNE MINORITÉ NATIONALE ARABE EN FRANCE : UN ASPECT DU FRONT POPULAIRE ASSUMANT LA LUTTE DÉMOCRATIQUE CONTRE L’IMPÉRIALISME

Sur le plan historique, les libérations nationales arabes marocaine, algérienne et tunisienne n’ont pas réussi à empêcher l’impérialisme français de maintenir ses positions, et une émigration de masse s’en est suivie.

Cette émigration a été organisée par l’État français lui-même, afin que la production capitaliste ne manque pas de main d’oeuvre. C’est ainsi qu’est née la minorité nationale arabe en France.

Une minorité nationale arabe dont l’identité est en fait en train de naître sous nos yeux, et parmi les grands témoignages de cela dans le camp de la contre-révolution, on a principalement :

-la tentative d’une frange de l’extrême-droite française de jouer la carte « ethno-différentialiste » afin que se développe une ligne ultra-réactionnaire au sein de la minorité nationale arabe (tout comme il y a déjà les sionistes actifs dans la minorité nationale juive), afin d’empêcher son émergence.

-la tentative des couches petites-bourgeoises et bourgeoises de la minorité nationale arabe de lever le drapeau de l’Islam afin de neutraliser les questions révolutionnaires posées par l’existence de la minorité nationale arabe.

Dans les deux cas, la lutte du peuple arabe palestinien est manipulée pour prôner un « anti-impérialisme », ou bien l’antisémitisme, l’Islam, etc. alors que la question palestinienne est une question nationale arabe, rappelant que la révolution

démocratique arabe est le seul véritable objectif révolutionnaire de notre époque pour les masses arabes.



La révolution démocratique arabe vise ainsi les féodaux arabes, les bourgeoisies bureaucratiques vendues aux puissances impérialistes (principalement français et américain). Dans ce cadre, la question du sionisme est notamment devenue le symbole de l'humiliation arabe par l'impérialisme, mais cela ne doit pas masquer le fait que le sionisme va de pair avec la réaction arabe et la main-mise impérialiste, avec notamment un double-jeu particulièrement trouble de l'impérialisme français en raison de sa concurrence avec l'impérialisme américain.

Mais la question principale se pose par rapport à l'Islam. L'Islam n'est pas le drapeau de la révolution démocratique arabe, car l'Islam nie le caractère national de la révolution démocratique arabe. L'Islam dans les pays arabes est l'expression des couches féodales, de couches petites-bourgeoises et bourgeoisies voulant arracher le pouvoir en s'appuyant sur les masses par l'intermédiaire de la religion, tout en maintenant nécessairement une capitulation plus ou moins grande face à l'impérialisme.

L'Islam en France est quant à lui une idéologie servant d'appui à la bourgeoisie et la petite-bourgeoisie de la minorité nationale arabe, afin de nier les contradictions sociales et de nier le caractère révolutionnaire de la lutte pour la reconnaissance de la minorité nationale arabe.

Toute une partie de la gauche anti-matérialiste, comme le NPA, ou médiapart, sert les intérêts de cette bourgeoisie, tout comme son ancêtre la LCR, ancêtre du NPA, l'a servie en appuyant l'exclusion des lycéennes voilées.

Là où le camp de la révolution socialiste en France doit lever le drapeau des droits démocratiques pour la minorité nationale arabe (par exemple le droit d'apprendre l'arabe à l'école, d'avoir des médias en arabe, la reconnaissance de l'arabe à côté du français dans certains documents administratifs), l'impérialisme diffuse le poison religieux, le capitalisme se lance dans le segment économique des produits halal.

Voilà pourquoi il est nécessaire de souligner la nécessité de comprendre le caractère national et non pas religieux de la question nationale arabe en France, et de rejeter catégoriquement les positions se mettant à la traîne des bourgeoisie et petite-bourgeoisie de la minorité nationale arabe et plus particulièrement des islamistes, notamment aux dépens des droits démocratiques des femmes ou exprimant toute forme d'antisémitisme.

Autant d'écueils inévitables aussi longtemps que cette question populaire se posera dans le cadre des institutions et des dispositifs de la bourgeoisie. On voit aujourd'hui comment cette revendication est coincée entre des populistes réactionnaires ou « républicains » qui nient l'existence de cette question au nom d'une prétendue universalité de la nation française, dans un sens étroit et chauvin, et des libéraux post-modernes identitaires et ethno-différencialistes, mettant faussement en avant la question coloniale de manière unilatérale afin de nier la dimension semi-féodale, qui constitue l'aspect principal du problème.

En 1913, dans Notes critiques sur la question nationale, Lénine enseignait que :

« Dans la question des langues, comme à l'égard de tous les problèmes politiques, les libéraux se comportent en mercanti hypocrites qui tendent une main (ouvertement) à la démocratie et l'autre (derrière leur dos) aux réactionnaires et aux policiers. Nous sommes contre les privilèges, clame le libéral tout en cherchant en sous main à obtenir des réactionnaires tel ou tel privilège.

Telle est la caractéristique de tout nationalisme bourgeois libéral : non seulement du nationalisme grand russe (le pire de tous en raison de son caractère oppressif et de sa parenté avec les Pourichkévitch [grand propriétaire foncier réactionnaire, fondateur des Cents-Noirs, bandes réactionnaires qui semaient la terreur parmi les ouvriers et les minorités nationales, notamment juives]), mais aussi du nationalisme polonais, juif, ukrainien, géorgien et de tous les autres.

Sous le mot d'ordre de la « culture nationale », la bourgeoisie de toutes les nations d'Autriche comme de Russie travaille en fait à la division des ouvriers, à l'affaiblissement de la démocratie, se livre à des transactions mercantiles avec les réactionnaires, à qui elle vend les droits et la liberté populaires.

Le mot d'ordre de la démocratie ouvrière n'est pas la « culture nationale », mais la culture internationale du démocratisme et du mouvement ouvrier mondial. La bourgeoisie peut bien essayer de tromper le peuple par toutes sortes de programmes nationaux « positifs ».



L'ouvrier conscient lui répondra : il n'y a qu'une seule solution du problème national (pour autant, d'ailleurs, que ce problème puisse être résolu dans le monde du capitalisme, monde du lucre, des antagonismes et de l'exploitation), à savoir le démocratisme conséquent.

La lutte contre tout joug national ? Oui, certainement.

La lutte pour tout développement national, pour la « culture nationale » en général ? Non, certainement.

Le développement économique de la société capitaliste nous montre dans le monde entier des exemples de mouvements nationaux incomplètement développés, des exemples de constitution de grandes nations par la fusion ou au détriment de certaines petites, des exemples d'assimilation des nations.

Le principe du nationalisme bourgeois, c'est le développement de la nationalité en général, d'où le caractère exclusif du nationalisme bourgeois, les querelles nationales sans issue.

Quant au prolétariat, loin de vouloir défendre le développement national de toute nation, il met au contraire les masses en garde contre de telles illusions, préconise la liberté la plus complète des échanges capitalistes et salue toute assimilation des nations, excepté l'assimilation par la contrainte ou celle qui s'appuie sur des privilèges.

Consacrer le nationalisme en le contenant dans de « justes limites », « constituer » le nationalisme, dresser des barrières solides et durables entre toutes les nations au moyen d'un organisme d'État particulier : telle est la base idéologique et le contenu de l'autonomie nationale culturelle. Cette idée est bourgeoise de bout en bout et fautive de bout en bout.

Le prolétariat ne peut donner son soutien à aucune consécration du nationalisme; au contraire, il soutient tout ce qui aide à effacer les distinctions nationales et à faire tomber les barrières nationales, tout ce qui rend la liaison entre nationalités

de plus en plus étroite, tout ce qui mène à la fusion des nations. Agir autrement, c'est se ranger aux côtés de la petite bourgeoisie nationaliste réactionnaire.

Lorsque le projet d'autonomie nationale culturelle vint discussion au congrès de Brünn (en 1899) des social-démocrates autrichiens, on ne prêta aucune attention ou presque à l'examen théorique de ce projet.

Il est cependant significatif que ce programme ait soulevé les deux objections suivantes : 1° il entraînerait un renforcement du cléricisme; 2° « Il aurait pour résultat de perpétuer le chauvinisme, de l'introduire dans chaque petite communauté, dans chaque petit groupe.

Dans toute société capitaliste, la lutte des classes - véritablement sérieuse - se déroule avant tout dans le domaine économique et politique.

Faire un sort à part au domaine scolaire, c'est en premier lieu, une utopie absurde, car il est impossible de détacher l'école (comme aussi la « culture nationale » en général) de l'économie et de la politique; en second lieu, c'est précisément la vie économique et politique du pays capitaliste qui oblige, à chaque instant, à abattre les cloisons et les préjugés d'ordre national, absurdes et surannés; en mettant à part l'école, etc., on ne ferait que conserver, aggraver et renforcer le cléricisme « pur » et le « pur » chauvinisme bourgeois.

Dans les sociétés par actions, des capitalistes de différentes nations siègent de concert, en parfaite communion.

A la fabrique, des ouvriers de différentes nations travaillent ensemble. Dans toute question politique vraiment sérieuse et profonde, le groupement se fait par classes, et non par nations.

« Éliminer du ressort de l'État » l'école et les autres domaines similaires et les remettre aux nations, c'est précisément tenter de séparer de l'économie, qui fusionne entre elles les nations, le domaine pour ainsi dire le plus idéologique de la vie sociale et qui se prête le plus facilement à la culture nationale « pure » ou à l'épanouissement sur la base nationale du cléricisme et du chauvinisme.

Dans son application pratique, le plan d'autonomie « exterritoriale » (non liée au territoire sur lequel vit telle ou telle nation) ou « nationale culturelle » ne signifierait

qu'une chose : la division de l'école par nationalités, c'est-à-dire l'introduction de curies nationales dans le domaine scolaire.

Il suffit de se représenter clairement ce qu'est réellement le fameux plan bundiste pour en comprendre tout le caractère réactionnaire, même du point de vue de la démocratie, sans même parler du point de vue de la lutte de classe du prolétariat pour le socialisme. »

C'est ainsi que doit se comprendre la question de la minorité nationale arabe comme composante du peuple dans notre pays. Sinon elle sera irrémédiablement corrompue par le développement décadent du capitalisme, et se brisera.

(2) LES TRADITIONS « ALSACIENNES » DE NOËL, UNE SOURCE D'INSPIRATION POUR LA CULTURE POPULAIRE FRANÇAISE

L'Alsace est reconnue dans le cadre de la nation française pour ses traditions de Noël. S'il convient de les replacer dans leur juste dimension, qui n'est pas à proprement parler « alsacienne », elles ont une indéniable perspective populaire et démocratique, exprimant l'esprit de partage, la générosité et le besoin d'une vie naturelle et pacifique. Pour affirmer la dignité et la valeur de ces traditions, nous partageons à la fin de cet article une recette typiquement alsacienne de petits gâteaux appelés Bredele.



Parmi les traditions populaires qui apparaissent comme les plus typiques en Alsace, il y a donc celle des Bredele (à prononcer comme si chaque -e était accentué), qui consiste en une série de recettes de petits biscuits sucrés assortis, préparés avec des épices comme la cannelle, ou l'anis, avec des fruits secs, diverses pâtes de fruit ou confitures.

La préparation des Bredele tout au long des semaines précédents Noël, est en soi un dispositif incontournable de cette tradition, l'idée étant si possible de les réaliser collectivement, au sein de la famille ou même entre amis, en unissant les différentes générations.

Leur confection, leur cuisson, leur conditionnement dans des boîtes ou des sachets à offrir est l'occasion d'organiser un travail collectif entre proches, grands-parents, parents ou enfants. A l'approche des Fêtes, les Bredele sont ensuite offerts, à des amis, à partager au travail, entre voisins, aux professeurs des écoles ou aux animateurs qui s'occupent des enfants sur leur temps périscolaire par exemple.

Cette tradition des Bredele se retrouve dans toutes les confessions alsaciennes, chez les protestants comme chez les catholiques, y compris chez les juifs que l'on appelle en Alsace Israélites, en particulier sous la forme du kipferl.

On trouve bien sûr tout un marché développé autour des Bredele, y compris dans le fait de pouvoir en acheter de toutes sortes dans le commerce, mais rien ne remplace le plaisir de les confectionner avec ses proches pour les offrir autour de soi. D'ailleurs, dans le passé, les Bredele constituaient même en tant que tels une des décorations du sapin de Noël, que l'on dégustait le soir de la Fête.

Le sapin de Noël justement, constitue lui aussi une autre de ces traditions « alsaciennes ». Au point que la ville de Strasbourg, se revendiquant aujourd'hui « capitale de Noël », cherche chaque année à exposer un immense sapin illuminé sur

la principale place du centre-ville. Il est vrai que les plus anciennes mentions d'un sapin coupé pour le décorer sont repérables à partir de la fin du XVe siècle dans des documents du Rhin supérieur, notamment en 1546 dans un document de la ville de Sélestat, qui autorise la coupe de sapins à partir du 21 décembre, c'est-à-dire la date la plus commune du solstice d'hiver dans notre partie de l'hémisphère nord.



Il est bien entendu que cette pratique, aujourd'hui insupportable, remonte à une haute antiquité, antérieure au processus de christianisation qui a accompagné la mise en place du féodalisme en Europe. D'ailleurs, il n'est pas forcément question uniquement du sapin dans ces traditions issues de l'Antiquité, mais de toutes plantes persistantes en hiver, comme le houx ou le gui. En outre, ces plantes sont fortement liées au culte rendu à cette occasion au soleil et plus généralement à la Nature hivernale, à la vie et à son triomphe. D'où tout le déploiement de lumières, de bougies, d'illuminations, particulièrement intenses en Alsace, où les rues, les commerces, les monuments publics, les appartements ou les maisons se parent de lumières à la tombée précoce du jour.

Toutes ses traditions, et on peut y ajouter pour finir celle du Christkindel, personnage angélique et féminin accompagné du « Père fouettard » (Rubelz ou Hans Trapp dans le Nord de l'Alsace), ne sont pas fondamentalement alsaciennes toutefois. Déjà en raison du fait que si elle paraissent relativement singulières dans le cadre de la nation française, elles sont en revanche totalement partagées avec l'ensemble des pays germaniques et alpins en particulier. Ensuite, par le fait qu'elles se sont forgées très anciennement, et si elles se structurent de manière significative au XVI^e siècle, donc de toute façon à des époques où l'Alsace n'existe pas encore en tant que telle, c'est avant tout dans le cadre de la Réforme, et en particulier de la Réforme luthérienne.

Il s'agissait alors de développer par la dignité accordées aux traditions populaires, une culture de Noël en mesure de renverser les traditions catholiques comme le culte de saint Nicolas, très pratiqué dans les pays rhénan.

Toutes ses traditions ont donc une incontestable dimension populaire et démocratique, elles dépassent le cadre religieux, irriguant la culture et les pratiques de sociabilité quotidienne en cette période, inspirant le folklore lié à Noël pas seulement en Alsace, mais dans tout notre pays.

il est vrai de dire que Noël est une fête capitaliste. Mais chaque chose a deux aspects et ceci n'est qu'un de ses aspects. La loi de la contradiction est la réalité de toute chose et la lutte de classe traverse donc tous les aspects de la société.

La fête de Noël est certes une fête capitaliste, mais comme toute fête, elle est portée culturellement par les masses qui la remplissent de leur contenu. Par le socialisme, les masses françaises libéreront Noël du capitalisme et des scories du féodalisme que cette fête porte encore. Elles l'instaureront comme fête consciente de la Nature et du solstice d'hiver, comme fête de la famille basée sur l'amour et la sincérité et

comme fête de la générosité et du partage. Elles instaureront Noël comme une fête basée sur la joie, le raffinement et le respect de la vie pour elle-même.

Il y a donc lieu d'affirmer la dignité de ces traditions qui expriment si bien la tendance à la rencontre, à l'échange, à la fusion et le besoin de se rapprocher de la Nature, de renouer un rapport harmonieux aux saisons et à la biosphère.

Recette de Bredele :

Matériel nécessaire : un rouleau à pâtisserie, des emporte-pièces pour Bredele, un pinceau.

1 banane trop mûre (liant en remplacement de l'oeuf)

1 càs de cannelle

un peu de girofle moulue

3 càs de beurre de cacahuètes

100g de sucre roux

5 càs d'huile végétale

100g de poudre d'amandes

300g de farine

Selon ce que vous décidez de faire de cette pâte, vous aurez également besoin de sucre glace et de petites décorations en sucre, et/ou de gelée de fruits rouges.

Commencez par bien écraser la banane, jusqu'à avoir une consistance liquide.

Ajoutez ensuite la cannelle, la girofle, le beurre de cacahuètes et le sucre roux.

Mélangez bien pour que ce soit homogène et ajoutez les autres ingrédients progressivement : poudre d'amandes, huile végétale et farine.

Une fois que vous avez une pâte homogène dont vous avez réussi à faire une boule sans que ça colle trop aux doigts, vous pouvez commencer à former les Bredele.

Étalez la pâte au rouleau sur votre plan de travail préalablement fariné et sortez

vos emporte-pièces spécial Bredele en forme de cœurs, étoiles, sapins, cloches... et aussi des ronds tous simples pour faire des Bredele à la confiture.

Déposez vos Bredele sur une plaque de cuisson que vous aurez recouvert d'une feuille de papier sulfurisé.

Cuisez-les au four à 180°C pour environ 10 minutes.

Pour le glaçage, mélangez du sucre glace avec un peu d'eau et utilisez un pinceau pour déposer ce mélange sur vos Bredele. Saupoudrez de petites décorations en sucre avant que le glaçage ne sèche.

Si vous décidez d'en faire des Bredele à la confiture, n'oubliez pas de faire chauffer la confiture (10 secondes au micro ondes) avant de la répartir sur vos bases rondes. Déposez ensuite un « chapeau » de la même taille, creux, et ajoutez encore de la confiture.



(3) LA PEINTURE DES FRÈRES LE NAIN, LA DIGNITÉ DU RÉEL

« Ainsi que les bibliothèques des chefs-lieux devraient avant tout contenir ce qui importe à la localité, à son histoire, et les livres sortis des imprimeries du pays et les oeuvres de ceux qui sont nés dans le département. de même les musées de province devront diriger leurs efforts dans le même sens. Il n'y a que quatre toiles de Le Nain au Louvre : le musée de Laon devrait en posséder dix un jour. »

Voici comment le journaliste Jules Champfleury (1821-1889) présentait de manière très démocratique l'importance de la peinture des frères Le Nain pour la culture populaire. Lui-même venait de Laon en Picardie, tout comme les frères Le Nain. Et il s'avère qu'il fut un ami de Gustave Courbet, et le principal théoricien du réalisme en France. S'il écrivit d'ailleurs « Le réalisme », il fut également à l'origine d'une œuvre sur la peinture des frères Le Nain, permettant à leurs œuvres d'être connues et reconnues.



Il était, bien entendu, un grand admirateur d'Honoré de Balzac, ce qui témoigne de l'importance de Jules Champfleury, simple autodidacte devenu journaliste, intellectuel, assumant le camp du réalisme. Dans cet extrait de « Documents positifs sur la vie des frères Le Nain », paru en 1865, l'une de ses œuvres sur les frères Le Nain, Champfleury note que leur activité a été totalement oublié à Laon, que le

Louvre célèbre des médiocres alors que les frères Le Nain ne sont jamais pris en compte. Jules Champfleury se charge, quant à lui, de valoriser les œuvres des frères Le Nain, qu'il présente dans « Nouvelles recherches sur la vie et l'oeuvre des frères Le Nain » comme « les peintres des pauvres gens ».

Sur le plan historique en fait, le portraitisme de Molière, d'une force incommensurable, ne pouvait bien entendu pas être isolé, et de la même manière qu'à côté de Honoré de Balzac (1799-1850) on trouve le peintre Gustave Courbet (1819-1877), qu'à côté de Denis Diderot (1713-1784) on trouve Jean Siméon Chardin (1699-1779), à côté de Molière (1622-1673) on trouve les frères Le Nain : Mathieu Le Nain (1607-1677), Louis Le Nain (1593-1648) et Antoine Le Nain (1588-1648).

C'est une question de tendance historique, et la bourgeoisie se développant, elle assume le réalisme. Il est ici particulièrement significatif que la bourgeoisie de notre époque, totalement décadente, ne comprenne plus sa propre jeunesse, et a réduit Molière à un sorte de bouffon comique, sans jamais saisir par ailleurs l'importance pour l'histoire de France de la peinture des frères Le Nain.

La peinture des frères Le Nain, il est vrai, n'apparaît dans toute sa somptuosité qu'à la lumière du réalisme socialiste, théorie matérialiste dialectique pour les arts et les lettres. Un portrait typique, avec des personnages typiques dans une situation typique, voilà leur peinture, qui retranscrit véritablement la substance d'une époque.

Dans une fameuse lettre, Friedrich Engels dit :

« J'ai plus appris dans Balzac que dans tous les livres des historiens, économistes, et statisticiens professionnels de l'époque pris ensemble. »

Les œuvres majeures des frères Le Nain nous apportent cette même dimension, cette même retranscription totale de la nature d'une époque. Si l'on prend le tableau intitulé « Repas de paysans », on voit très bien comment la peinture des frères Le Nain – réalisée principalement par Louis ou Antoine, les œuvres n'étant jamais signée par l'un des frères en particulier – nous révèle la dimension pesante et digne d'un moment privilégié.



Nous sommes ainsi dans la première partie du XVII^e siècle, et alors que l'offensive baroque est lancée par les forces de la réaction, qu'à Versailles la monarchie absolue va exposer son triomphe sur la première étape de la féodalité, on retrouve en France un prolongement de la peinture flamande.

La peinture des frères Le Nain manque parfois de technique, mais les figures humaines représentées gardent toujours une grande présence, une chaleur intérieure les rendant vivant, et dans leurs meilleures œuvres le typique est parfaitement atteint.

Il est tout à fait dans l'esprit de l'époque que l'un des frères Le Nain, en l'occurrence Mathieu, soit parvenu à devenir peintre de la ville de Paris, avec comme tâche de dresser des portraits des marchands, des notables, des écrivains, des événements marquants de la vie de la ville, et même à dresser la décoration pour les cérémonies officielles (fêtes, naissances et enterrements ainsi que mariages princiers, etc.).

La bourgeoisie sait reconnaître ce qui lui appartient, et qu'est-ce qui lui appartient davantage alors que le réalisme ? Le tableau « La forge » ci-après fit ainsi forte impression au XVIIe siècle, montrant évidemment l'irruption du travail comme réalité dans une époque encore dominée par l'aristocratie et son mépris du progrès intellectuel et de l'activité manuelle.



La France démocratique et populaire se devra de réaliser cette exigence de Jules Champfleury et reconnaître toute la dignité de l'héritage national pour permettre à notre peuple d'exprimer pleinement toutes ses capacités.

Le matérialisme dialectique saisit la France comme processus transitoire
nécessaire et de grande valeur, étape dans la grande fusion humaine dans la
république socialiste mondiale, pavant la voie à la l'irrépressible marche vers
toujours plus de culture, toujours plus de civilisation...
de communisme !

Ligne Classique est une revue trimestrielle qui se présente sous la forme d'un cahier d'articles
étudiant un thème sous un angle matérialiste dialectique.

Le contenu proposé s'appuie largement sur les organisations suivantes :

Pour la Belgique :

<https://vivelemaoisme.org/>

Pour la France :

<https://materialisme-dialectique.com/>

n°2 octobre 2020